

HOMÉLIE SUR SAINTE DROSIS

AVANT-PROPOS

Saint Chrysostome a prononcé cette homélie dans la campagne d'Antioche, où, à l'occasion d'un beau jour, l'évêque Flavien avait conduit son peuple. Nous savons peu de choses sur sainte Drosis : de son martyre nous ne connaissons qu'une particularité, à savoir, comme nous l'apprend le saint docteur, qu'elle périt sur un bûcher. Chrysostome parle dans cette homélie non seulement de sainte Drosis, mais de plusieurs autres martyrs dont les ossements reposaient dans le même lieu : il exalte le pouvoir qu'ils exerçaient sur les démons et sur les maladies, et il développe les grands avantages qu'il y a à se transporter auprès d'eux. Nous ne savons rien de l'année où cette homélie a été prononcée.

ELOGE

1. Lorsqu'après un long hiver, les pasteurs laborieux voient le soleil plus brillant, les journées plus douces, faisant sortir leurs troupeaux du bercail, ils les conduisent aux pâturages accoutumés. C'est à leur exemple que notre bon pasteur a conduit ce troupeau sacré, cette bergerie spirituelle du Christ à ces pâturages spirituels des saints. La satiété s'empare bientôt des troupeaux attachés à la crèche; mais une fois qu'ils sont sortis de leurs étables, la campagne exerce sur eux l'influence la plus salubre; courbés avec avidité vers la terre, ils en saisissent l'herbe avec leurs dents, ils respirent un air pur; une lumière diaphane et éclatante réjouit leurs regards; ils bondissent auprès des fontaines, des sources et des fleuves; sans compter le charme dont les pénètre la terre avec les fleurs qui l'embellissent de toute part. Pour nous aussi, la mesure prise par notre pasteur est de la plus grande utilité. Sans doute, nous avons dans l'intérieur du bercail une table abondamment pourvue d'aliments spirituels; néanmoins, à nous transporter auprès de ces saints, il y a pour notre âme un véritable délassement, et des fruits plus précieux que ce délassement même. Ce n'est pas que nous respirions un air pur, mais les hauts faits de ces vaillants guerriers fixent nos regards. Ce n'est pas auprès des fleuves matériels, mais auprès des fleuves de la grâce qu'éclatent nos transports : ce n'est pas que nous saisissons avidement une herbe tendre, mais ce sont les vertus des martyrs que nous recueillons : ce n'est pas que nous contemplions la terre et sa parure de fleurs, mais des corps couverts de dons spirituels.

Entre autres avantages que chaque Martyrium procure aux fidèles qui s'y rassemblent, celui-ci surtout est remarquable : à peine en avons-nous franchi le seuil qu'aussitôt la multitude des tombeaux frappe de tout côté nos regards et que nos yeux, quelle qu'en soit la direction, rencontrent partout les urnes, les monuments et les cercueils des trépassés. Or, ce n'est pas une leçon de philosophie sans importance que la vue des tombeaux. A cet aspect, l'âme ressent une commotion soudaine, si elle est dans l'indifférence; si elle est pleine de vigilance et de ferveur, elle en devient plus fervente. Votre pauvreté vous afflige-t-elle, cet aspect suffit pour vous consoler; êtes-vous fier de vos richesses, il abaisse et confond votre orgueil. La vue des tombeaux oblige quiconque les regarde à réfléchir, même contre son gré, sur sa propre fin, et lui fait comprendre l'instabilité de toutes les choses présentes, soit des biens, soit des maux. Or, celui qui est persuadé de cette vérité sera difficilement enveloppé dans les filets du péché. De là ce conseil d'un sage : «Dans tous vos discours, rappelez-vous votre dernière heure, et vous ne pécherez jamais.» (Ec 7,40) Un autre sage disait dans le même sens : «Disposez vos œuvres pour le départ et préparez-vous au voyage.» (Pro 24,27) Il ne parlait pas d'un voyage ordinaire, mais du départ de cette vie. Si nous avons sans cesse et toujours devant les yeux l'incertitude de la mort, nous ne pécherions pas si promptement; ni le faste de la vie ne nous enorgueillirait, ni les afflictions ne réussiraient à nous troubler et à nous abattre, toutes ces choses ayant une fin incertaine. Bien souvent celui qui est aujourd'hui plein de vie n'arrive même pas au soir. Vraisemblablement, si nous étions restés dans la ville nous ne nous serions pas livrés à ces sages réflexions, mais comme nous en avons franchi l'enceinte, que nous sommes venus auprès de ces tombeaux, que la foule des trépassés a fixé nos regards, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, il nous faut accepter les pensées que ce spectacle inspire, après les avoir acceptées, élever plus haut nos sentiments et nous dépouiller de toute affection pour les choses du siècle. Indépendamment de ces pensées qui pénétreront notre âme, nous éprouverons un vif désir de retourner dans notre éternelle patrie, de nous y préparer, de disposer autant qu'il est en nous toute chose pour le départ de ce monde, sachant que tout ce que nous laisserons ici de nos biens sera pour nous autant de perdu. De même qu'un voyageur poursuivant une longue route et désireux de rentrer dans sa patrie, s'il vient à laisser quelque objet dans une hôtellerie, cet objet est perdu pour lui sans retour; ainsi nous-mêmes nous aurons perdu sans retour tous les biens qu'à notre départ nous laisserons sur la terre. C'est pourquoi il nous faut emporter les uns avec nous, et nous faire précéder des autres. C'est un voyage que la vie présente, un voyage qui n'a pas de temps d'arrêt, et tel que ni les biens ni les maux ne suspendent notre course. Si donc j'ai pour ce lieu une prédilection marquée, c'est que, non seulement au temps de l'assemblée, mais encore en dehors de ce temps je m'entretiens continuellement, lorsque j'y viens, de ces réflexions, tandis que mes yeux dans une solitude et une tranquillité profondes se promènent sur ces tombeaux, et que mon âme se transporte auprès de ces trépassés et au sein de la gloire dont ils jouissent.

HOMÉLIE SUR SAINTE DROSIS

2. Aussi félicité-je ce généreux père de nous avoir conduits ici à la faveur d'un si beau jour, sous la direction et à la suite de la bienheureuse Drosis, dont nous honorons la mémoire. Outre les avantages dont nous venons de parler, il en est un autre plus grand encore que nous pouvons ici recueillir : lorsque, laissant de côté tous les autres cercueils, nous nous présentons devant ceux des martyrs, nos sentiments s'élèvent, notre âme s'affermit, notre ardeur augmente, notre foi gagne en ferveur. De plus, en repassant en notre esprit les labeurs, les combats, les récompenses, les lauriers et les couronnes de ces saints, nous y trouvons un sujet parfait d'humilité. Quelque grandes que soient nos vertus, nous estimerons n'avoir rien fait de grand en comparant ces vertus à leurs épreuves : et si nous n'avons rien fait de bon ni de grand, nous ne désespérerons pas de notre salut, encouragés par l'exemple de leur vaillance à embrasser la vertu, et songeant en nous-mêmes, que Dieu, dans sa miséricorde, nous accordera peut-être un jour la grâce de reproduire la vigueur de ces élans, de nous élever soudain jusqu'au ciel, et de jouir d'un crédit également remarquable. Tels sont, et il y en a bien d'autres encore, les sages enseignements que nous pouvons emporter de ce lieu. La mort des martyrs, c'est une source d'encouragement pour les fidèles, de confiance pour les Eglises; elle est la confirmation du christianisme, la ruine de la mort, une preuve de la résurrection, la confusion des démons, la condamnation du diable. Elle nous forme à la philosophie, nous exhorte à mépriser les biens d'ici-bas, nous conduit à désirer les biens à venir, nous console des maux qui nous accablent, nous enseigne la patience, nous dispose à la résignation; en un mot, il n'y a point de biens dont elle ne soit la racine, la source et la mère. Nous vous démontrerons, si vous le voulez, chacun de ces points, et nous vous dirons comment elle est une source d'encouragement pour les fidèles, de confiance pour les Eglises, une preuve de la résurrection, et comment elle justifie toutes les autres qualifications que nous lui avons données.

Puisque les Gentils nous cherchent querelle, qu'ils attaquent nos dogmes, et qu'ils incriminent notre foi, entre autres moyens de défense opposons-leur celui-ci, je veux parler de la mort des martyrs, et disons-leur : Qui donc a inspiré aux martyrs ce dédain de la vie présente ? Si le Christ, après sa mort, n'est pas ressuscité, quel est l'auteur de ces actes supérieurs à la nature ? Qu'il ne soit pas au pouvoir de l'homme de persuader durant si longtemps non seulement à des milliers d'hommes, mais à des milliers de femmes, de vierges, de petits enfants, de mépriser cette vie, d'affronter les bêtes féroces, de se rire du feu, de ne craindre aucune espèce de torture et de supplice, et de soupirer après la vie future, ils n'auront pas besoin de nos arguments pour le comprendre, et il leur suffira de s'interroger eux-mêmes pour obtenir une réponse concluante. Depuis l'avènement du Christ; il y a eu des empereurs infidèles et des empereurs fidèles. Or la plupart des premiers ont mis les serviteurs du Christ en face des cachots, des bûchers, des précipices, des flots, de la fureur des bêtes, d'une infinité de tortures et de tourments, s'efforçant par tous les moyens imaginables d'arracher la foi de leur âme; mais, loin de réussir, ils ont dû se retirer confondus; plus les fidèles étaient persécutés, plus la foi faisait de progrès. Quant aux empereurs religieux, aucun n'a jamais employé contre un infidèle les châtimens et les tortures pour le contraindre à abjurer l'erreur. Et cependant l'erreur périt et s'évanouit d'elle-même, preuve admirable et de la force de la vérité et de la faiblesse du mensonge : celui-ci se dissipant de lui-même sans que personne l'attaque, celle-là au contraire grandissant avec les obstacles, et parvenant à une inexprimable hauteur. C'est que le Christ est vivant et agissant dans les âmes des martyrs. Lors donc qu'on vous dira : Il n'est pas ressuscité, demandez à votre tour : Et qui donc a fait toutes ces choses ? serait-ce un mort, dites-moi ? Il y a eu jusqu'ici bien des morts, et aucun n'a rien fait de semblable. Serait-ce un enchanteur et un magicien ? Il y a eu bien des magiciens, bien des enchanteurs et des imposteurs; et tous sont ensevelis dans le silence, et il ne reste plus rien d'eux nulle part, et avec leur vie se sont évanouis leurs enchantemens. Quant à l'empire du Christ, il grandit tous les jours, et je le comprends, car il est l'œuvre, non du prestige, mais de la puissance divine : c'est pourquoi il ne saurait périr.

Et ce n'est pas seulement le développement du règne du Christ qui démontre sa puissance, mais encore le bien qu'il a fait et l'influence salutaire qu'il a exercée parmi les hommes. Depuis l'avènement du Christ, les habitants de la terre ont été transformés de bêtes féroces en hommes et même d'hommes en anges; du moins ceux qui s'attachent à lui en toute vérité. – Mais reprend-on, les martyrs ont été trompés et induits en erreur; de là leur mépris de la vie présente. – Et les premiers n'ont pas ouvert les yeux aux seconds, ni les seconds aux troisièmes; et plus augmentait le nombre des persécutions, plus augmentait leur ardeur : et personne, dans un si long espace de temps n'a découvert l'erreur ! Et qui oserait le soutenir ? S'ils ont été trompés, comment se fait-il que les démons redoutent leurs cendres, qu'ils évitent

HOMÉLIE SUR SAINTE DROSIS

leurs tombeaux ? car vous n'expliquerez point cela par la crainte que les morts inspirent aux démons. Vous avez bien des morts sur toute la surface de la terre : or les démons ne fuient pas leur voisinage, et vous verrez une foule de possédés vivre au milieu des solitudes et des tombeaux. Mais les lieux où les ossements des martyrs sont déposés, ils les fuient comme un brasier et comme un supplice insupportable, ils proclament d'une voix éclatante la puissance invisible qui les tourmente.

3. Voilà la preuve de cette vérité, que la mort des martyrs fait ressortir la faiblesse des démons; qu'elle flétrisse de plus leur ingratitude, ce qui suit le montrera. Puisque les martyrs, malgré les nécessités du corps et de la nature auxquelles ils étaient assujettis, malgré la multitude de douleurs et d'afflictions dont ils étaient environnés, tout en menant cette existence périssable et en demeurant sur la terre, nous apparaissent faisant si peu de cas de la vie présente pour l'amour du Dieu qui les a créés; tandis que les démons indépendants de toute chair, de toute souffrance et de toute douleur semblable, n'ont eu pour leurs bienfaiteurs que de l'ingratitude et des outrages, quelle sera la défense de ces derniers, quelle sera leur excuse ? Nulle absolument; la vertu des martyrs ne condamnant que trop leur malice. Car les hommes ne jugeront pas seulement les hommes : les hommes fervents ne condamneront pas seulement la négligence de leurs semblables; mais les démons eux-mêmes seront condamnés par notre ferveur. C'est Paul qui nous l'assure par ces paroles : «Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? à plus forte raison jugerons-nous les choses du siècle ?» (1 Cor 6,3) Les anges dont il parle sont les anges du diable, les apostats. Et comment les jugerons-nous, demandera-t-on ? Ce n'est pas en instruisant leur cause du haut d'un tribunal; notre ferveur sera la condamnation de leur indifférence. C'est ce que l'Apôtre nous enseignait en ces termes : «Si le monde est jugé par vous ...» (Ibid., 2) n ne dit pas en votre présence, mais par vous. De même, ces mots du Sauveur : «Les habitants de Ninive se lèveront et condamneront cette génération,» (Luc 11,32), ne signifient pas que les Ninivites doivent demander compte aux Juifs, contemporains du Christ, de leur incrédulité, mais que la foi des premiers condamnera l'incrédulité des seconds.

Nous pouvons encore trouver dans l'exemple des martyrs des secours puissants pour pratiquer la vertu et pour mépriser les choses d'ici-bas. Quand vous les verrez dédaigner tous les avantages de la vie, seriez-vous le plus insensible et le plus lâche des hommes, vous élèverez vos pensées, vous aurez en dégoût les plaisirs, vous regarderez avec indifférence les richesses, et vous soupirez après le ciel. Etes-vous en proie aux maladies, vous trouverez d'excellentes leçons de patience dans les souffrances des martyrs. La pauvreté ou toute autre affliction vous éprouve-t-elle, considérez les tourments affreux qu'ont endurés les martyrs, et vous en recevrez un adoucissement à tous vos maux. Voilà pourquoi surtout je chéris le souvenir des martyrs; je les aime et je les honore avec empressement tous, mais principalement, lorsque ce sont des femmes qui combattent. Plus l'instrument a de faiblesse, plus la grâce a de grandeur; plus le trophée est glorieux, plus la victoire est éclatante. Cela ne tient pas seulement à la faiblesse du sexe des athlètes, mais encore à ce qu'elles triomphent de l'ennemi par qui autrefois elles avaient été vaincues. C'est par une vierge que le diable perdit autrefois Adam, c'est par une vierge que plus tard le Christ triompha du diable; et le glaive que le dragon avait aiguisé contre nous fut précisément celui qui lui trancha la tête. Pareille chose était arrivée à David : de même que ce juste, courant vers Goliath, saisit le glaive du barbare et lui coupa la tête; de même ici, après avoir été vaincu par une femme, c'est par une femme que le démon fut défait. L'arme dont il se servait autrefois est devenue maintenant l'instrument de sa mort, et un instrument invincible. La première femme pécha et mourut; celle-ci est morte pour ne pas pécher : la première, séduite par une promesse et une espérance vaines, foula aux pieds les lois de Dieu; celle-ci sacrifie la vie présente pour ne pas violer la foi promise à son bienfaiteur. Quelle pourrait être désormais la justification des hommes efféminés, quelle serait leur excuse, lorsque des femmes montrent un si mâle courage, lorsqu'elles affrontent avec tant de générosité les combats de la piété ? Ni le sexe, ni l'âge, ni quoi que ce soit ne saurait être pour nous un obstacle, lorsque l'âme est remplie de dévouement, de zèle et d'une ardente foi, lorsque par tous ces moyens nous attirons sur nous la grâce de Dieu. Voyez l'exemple de cette bienheureuse : son corps était faible, son sexe fragile, son âge tendre; mais la grâce survenant dissipa toutes ces causes de faiblesse, parce qu'elle trouva une ardeur généreuse, une foi inébranlable, et une âme préparée aux périls.

4. Il n'y a rien, en effet, de plus puissant que l'homme qui s'est appliqué énergiquement à pénétrer son âme de la crainte de Dieu. On a beau le menacer du feu, du fer, des bêtes féroces ou de tout autre supplice, il les méprise tous avec la plus grande facilité. Ainsi agit la bienheureuse Drosis. Le tyran fit mettre le feu à un bûcher : il ne la précipita pas dans le puits

HOMÉLIE SUR SAINTE DROSIS

des condamnés, il ne lui fit pas trancher la tête, de crainte que la brièveté du supplice ne lui rendit la victoire trop aisée; pour frapper cette âme indomptée de stupeur, et en venir à bout par l'aspect du bûcher, il la fit comparaitre en sa présence ; le bûcher ayant été allumé, la fournaise embrasée et les flammes s'élevant à une grande hauteur, la bienheureuse martyre, à cette vue, sentait, elle aussi, des ardeurs la dévorer, le feu de l'amour du Christ la consumer; elle se souvenait des trois enfants, et elle comptait en elle-même que, si elle partageait les mêmes épreuves, elle obtiendrait les mêmes couronnes. De même que les aliénés ne voient pas les choses telles qu'elles sont, qu'ils se précipitent sans hésiter sur un glaive tranchant placé sous leurs yeux, et que ni les bûchers, ni les abîmes, ni les précipices, ni les flots, ni rien de semblable ne saurait les arrêter; de même cette sainte, sous l'empire, non d'une passion semblable, tant s'en faut, mais d'une passion plus digne de respect que la plus parfaite modestie, et possédée de l'amour du Christ, ne voyait pas les choses visibles, et habitant le ciel où s'était transportée son âme, se riait de tous les maux, estimant le feu, non du feu, mais une fraîche rosée.

Aussi, ce bûcher, l'appellerai-je une source d'eaux très pures, une teinture merveilleuse, un véritable creuset. De même que l'or se purifie dans le creuset, ainsi l'âme de cette bienheureuse sortit plus pure de ce bûcher. Ses chairs étaient consumées, ses os brûlés, ses nerfs dévorés par la flamme, une humeur corrompue coulait de toutes les parties de son corps; mais la foi de son âme n'en était que plus ferme et que plus éclatante. Dans ce spectacle, les bourreaux ne voyaient que le travail de la mort, tandis qu'elle ne faisait que se purifier davantage. Un individu inexpérimenté qui voit l'or se décomposer, se liquéfier et se mêler à la cendre, l'estime corrompu et perdu; tandis que l'homme de l'art, ayant une parfaite connaissance de ces choses, sait fort bien que l'or n'en sera ensuite que plus pur; et, après l'avoir soumis au feu, il le recueille avec soin et l'en retire tout brillant. Pareille chose arriva à notre sainte : les infidèles voyant sa chair consumée et liquéfiée, pensaient qu'elle allait être réduite en poussière et en cendres; mais les fidèles savaient avec la certitude la plus complète que sa chair, en se consumant déposait toute souillure, et qu'elle se relèverait plus glorieuse et revêtue de l'immortalité. Dès le bûcher même, avant la résurrection, cette chair exerçait un irrésistible empire sur les puissances ennemies : tout en pétillant sous le feu qui la consumait, elle les mettait en fuite avec une inconcevable facilité. Tel un vaillant guerrier couvert d'une armure d'airain, porte par le seul fracas de ses armes, l'épouvante dans le cœur de ses timides adversaires; telle, la bienheureuse Drosis, par le seul pétilllement de la flamme qui la consumait, mettait en fuite les puissances diaboliques. Elle ne le fit pas seulement de cette manière, mais d'une autre encore non moins étonnante: dès qu'elle fut sur le bûcher, et que la fumée fut montée vers les cieux et se fut répandue dans l'air, elle suffoqua, pour ainsi dire, tous les démons qui y résident, chassant le diable et purifiant la nature de l'air lui-même. Comme il avait été souillé par la fumée des idoles, une autre fumée s'élevait, à son tour, pour effacer les premières souillures.

A ce bûcher convient encore à merveille l'image d'une fontaine : comme si elle se fût dépouillée de ses vêtements pour laver son corps dans une fontaine, ainsi Drosis, après avoir déposé au milieu des flammes sa chair plus facilement qu'un manteau, et avoir orné son âme d'une éclatante beauté, s'envola vers son époux, environnée d'un cortège angélique. Si Lazare, ce malheureux couvert d'ulcères, fut porté par les anges dans le sein d'Abraham, il plus forte raison les anges durent-ils servir d'escorte à notre sainte, et, la prenant au sortir de la fournaise, comme au sortir d'un appartement sacré et d'une chambre nuptiale, la conduire au céleste Epoux. Pourquoi ai-je encore appelé ce bûcher une teinture merveilleuse ? Parce que de ce bûcher où elle fut plongée comme dans une teinture merveilleuse, elle fut envoyée, véritable pourpre impériale, au souverain d'en haut, et elle pénétra avec confiance dans les sacrés parvis; le Christ lui-même tenant de sa main invisible la tête de la martyre, et l'immergeant dans le feu, comme il l'eût fait dans l'eau. Ô bûcher merveilleux ! Quel trésor il contenait ! Combien cette cendre et cette poussière surpassaient l'or par leur prix, tous les parfums par leur suavité, toutes les pierreries par leur valeur ! Que de choses les richesses et l'or ne sauraient accomplir, et que les restes des martyrs accomplissent ! Jamais l'or n'a chassé une maladie, n'a mis en fuite la mort, deux choses qu'ont opérées les ossements des martyrs, l'une au temps de nos ancêtres, l'autre au temps même où nous vivons. Ce point important, nous ne sommes pas seuls à le comprendre, les justes qui vivaient avant l'avènement du Christ le comprenaient tout aussi bien : quand les Hébreux sortirent d'Egypte, les uns emportant de l'or, les autres de l'argent, au lieu de toutes ces richesses, Moïse prit les ossements de Joseph et emporta avec lui ce trésor précieux, source d'une infinité de biens.

HOMÉLIE SUR SAINTE DROSIS

5. Mais on dira peut-être : Et pourquoi les transporta-t-il d'Egypte en Palestine ? Car ce sont là des questions qu'il est utile d'examiner, surtout dans les jours consacrés aux martyrs. En effet, bien des gens, se préoccupant puérilement de leur sépulture, recommandent à leurs proches, dans le cas où ils viendraient à décéder ailleurs, de faire transporter leur corps chez eux, et de l'y ensevelir. Si une pareille pusillanimité nous fait sourire, ils mettent en avant cette histoire; et si nous leur disons : Peu importe que l'on soit enseveli chez soi ou dans une terre étrangère, ils nous répondent : Alors pourquoi, si c'est un point sans importance, Moïse a-t-il pris les ossements de Joseph pour les transporter d'Egypte en Palestine ? – Je dirai moi-même quelque chose de plus fort: non seulement Moïse a fait cela; mais



Joseph en mourant l'a lui-même ordonné. Assurément cela est plus fort. «Il viendra un jour, dit-il, où Dieu vous visitera, et vous emporterez mes ossements.» (Gen 50,24) Pourquoi donc cet ordre de Joseph et cette obéissance de Moïse ? Question vraiment digne d'examen. Eh quoi ! ce patriarche qui avait méprisé la vie présente, qui en avait dédaigné tous les biens, lui, dont le monde n'était pas digne, lui étranger et voyageur, qui tous les jours songeait aux choses du ciel, dont les regards étaient fixés sur la Jérusalem d'en-haut, qui durant sa vie dut à sa crainte de Dieu d'être dépouillé de sa patrie et de la liberté, plongé dans un cachot, sans qu'il fût ébranlé par de pareilles épreuves aurait-il donc eu au moment de la mort des sentiments assez petits pour s'occuper avec tant de sollicitude de la translation de ses os, et pour ordonner si longtemps à l'avance d'emporter ses restes ? Qui oserait le dire ? Quelle utilité, quel avantage résulterait-il pour lui une fois mort de la translation de ses ossements ? Pourquoi donc l'ordonnait-il ? – Ce n'est pas qu'il se préoccupât de ses ossements; mais, on peut le dire, parce qu'il redoutait l'impiété des Egyptiens. Les ayant comblés de grands et nombreux bienfaits, ayant été leur protecteur et leur nourricier, ayant porté efficacement remède à la famine, ayant été le premier et le seul à pénétrer et à expliquer des choses incompréhensibles à tout autre, ayant donné la clef des songes, ayant non seulement prédit la famine, mais de plus, pris des mesures propres à la combattre, ayant rempli les greniers de l'Egypte, de telle façon qu'on ne sentit pas la présence du fléau; de crainte que la grandeur de ses bienfaits ne l'exposât, après sa mort, à passer pour un dieu, vu la facilité de ces barbares à diviniser des hommes, pour enlever tout prétexte à leur impiété, il ordonna d'emporter ses os dans la Terre promise.

Voilà une première raison. Il en est une autre tout aussi incontestable et que nous pouvons autoriser du témoignage des Ecritures elles-mêmes. Quelle est donc cette raison ? Il savait, l'ayant appris de son père qui lui avait transmis la parole prophétique de son aïeul, que les Egyptiens devaient durant de nombreuses années soumettre son peuple aux persécutions et à la servitude. «Tes descendants habiteront une terre étrangère, et on les réduira en

HOMÉLIE SUR SAINTE DROSIS

servitude, et on les persécutera quatre cents ans,» avait dit le Seigneur à Abraham. (Gen 15,13) De crainte que ce long espace de temps ne les jetât dans le désespoir, que, pliant sous leurs malheurs, ils ne crussent point au retour et qu'ils ne perdissent courage, Joseph, pour leur donner un gage assuré d'espérance, leur prédit la translation de ses os, de manière à ce qu'ils raisonnassent ainsi en eux-mêmes : Si ce juste n'eût point été instruit clairement et n'eût été fortement convaincu de notre délivrance générale, il n'aurait rien ordonné au sujet de ses os. – C'était donc pour eux une preuve évidente et un gage assuré de leur retour dans leur première patrie. Que ce soit la vérité, et qu'en prophétisant au sujet de ses os, Joseph ne se soit préoccupé nullement de sa sépulture, et qu'il ait songé à prévenir l'incrédulité des Hébreux, vous le verrez par ces paroles de Paul : «C'est par la foi que Joseph mourant entretint les enfants d'Israël de leur délivrance et qu'il leur donna des ordres au sujet de ses ossements.» (Heb 11,22) Qu'est-ce à dire, par la foi ? Qu'il prévoyait les choses qui devaient arriver de longues années après, et que ses descendants recouvreraient certainement leur patrie. Tel est donc l'objet pour lequel Joseph prédit ces deux événements. Ce fut on spectacle également surprenant et nouveau que la translation de ses ossements, lors de la délivrance des Israélites. Ce même Joseph qui les avait attirés en Egypte, les précédait de nouveau à leur retour, les formant à la patience et à l'espérance pour l'avenir : en effet, ses restes placés sous les yeux des Hébreux leur rappelaient son histoire tout entière; et alors, considérant en eux-mêmes qu'il avait été en butte à la méchanceté de ses frères et jeté dans une citerne, qu'il avait couru les plus grands dangers, qu'il avait habité on cachot, et qu'après une foule d'autres événements il était devenu chef et prince de l'Egypte, le père et le gouverneur d'un grand peuple, ils concevaient une ferme espérance d'être délivrés des maux qui ne cessaient de les accabler; les ossements du juste leur enseignant que nul, ayant mis sa confiance en Dieu et comptant sur son assistance, n'en a jamais été abandonné. Des épreuves pénibles et inattendues auront beau se jeter à la traverse et suspendre les promesses divines, la foi ne saurait jamais tromper nos espérances, et les événements marqués par un décret d'en haut se produisent infailliblement pour la gloire de ceux qui attendent avec résignation tout ce que Dieu a prédit. – Voilà pourquoi Joseph ordonna la translation de ses ossements.

6. Ne vous mettez donc pas puérilement en peine d'être ensevelis chez vous; craignez, non la mort, mais le péché. Ce n'est pas la mort qui a enfanté le péché, mais le péché qui nous a engendré la mort; la mort, c'est le remède du péché. Non, il ne faut pas craindre la mort, mais le péché; écoutez ces paroles du Prophète : «Précieuse est devant le Seigneur la mort de ses saints,» Et ailleurs : «La mort des pécheurs est effrayante.» (Ps 115,15; 33,22) Voyez-vous comment les personnes vigilantes peuvent retirer de la mort les plus grands biens; tandis que les personnes négligentes et lâches subiront avec la mort leur condamnation ? Ce n'est pas sans raison que je parle sur ce point : j'entends souvent bien des gens s'entretenir des divers genres de mort, rougir de ceux qui ne sont aucunement ignominieux, parler indifféremment de ceux qui mériteraient la plus vive flétrissure; et c'est pour cela que je vous tiens en ce moment ce langage. Quoi de plus favorable à cet ordre élevé de considérations que le jour des martyrs ? J'en ai donc entendu beaucoup disant : Un tel est mort à l'étranger plus misérablement qu'un chien : aucun des siens n'était là pour l'assister et pour lui rendre les derniers devoirs; c'est à peine si, à l'aide de quelque argent recueilli par aumône à l'instigation mutuelle de quelques voisins, il a pu être enseveli. – Or, pour que nous ne soyons pas attristés de choses pareilles, nous devons redresser ce sentiment. Non, ce n'est pas là, ô homme, mourir plus misérablement qu'un chien : mourir plus misérablement qu'un chien, c'est mourir dans le péché, et non terminer sa vie sur une terre étrangère. Ne me parlez pas de celui que l'on porte sur un lit doré, de celui que la ville entière accompagne, que la foule acclame, sur le passage duquel on étend avec profusion des étoffes d'or et de soie; car tout cela n'est autre chose que parer plus somptueusement la table des vers. Ne m'alléguez donc pas cet homme : montrez-le-moi, cet homme dont de pareils honneurs ont signalé les funérailles, au jour où le Christ siégera sur un tribunal élevé, appelé et traduit à sa barre et rendant compte de ses paroles, de ses actes et de ses pensées. Alors aucun membre de cette multitude ne l'assistera et ne l'arrachera à son supplice et à son châtement; les cris et les louanges ne lui serviront plus de rien : les yeux baissés, tremblant de crainte, confus des crimes qu'il a à se reprocher, il sera traîné impitoyablement par les puissances du mal à des tourments éternels. Outre le terrible grincement de dents, les vains gémissements et les pleurs, d'insupportables souffrances seront son partage. Telle sera l'autre vie; mais ce qui se passe sur la terre ne lui est pas plus favorable.

Après ces louanges publiques achetées à prix d'argent ou extorquées par la crainte, il entendra de toute part des voix accusatrices; et dans les carrefours, sur l' Agora, dans les

HOMÉLIE SUR SAINTE DROSIS

maisons privées, dans les tavernes, dans les boutiques, dans les chemins, dans la campagne, partout, chacun tout en cheminant racontera avec terreur à son voisin cette histoire, et parlera des maux qui lui sont réservés, des supplices qui le menacent, des tourments qui l'attendent. De quoi lui a servi la vie présente ? quel avantage a-t-il retiré de son avarice ? Il est mort laissant aux autres sa fortune : pour lui, il a été enseveli, n'emportant que ses crimes. De tout côté des accusateurs sans nombre compatissent à ses victimes, quoiqu'ils n'aient point été eux-mêmes lésés. Si, en matière de bienfaisance, ceux qui ne l'éprouvent pas, participent à la joie de ceux qui l'éprouvent et publient les louanges du bienfaiteur; ainsi, en matière d'injustice, ceux qui n'ont point été lésés partagent la douleur de ceux qui l'ont été, et maudissent le spoliateur; de là ce mot : «La mort des pécheurs est effrayante,» soit à cause des flétrissures d'ici-bas, soit à cause des châtements à venir. Voilà celui dont la mort est plus misérable que celle d'un chien.

Mais il n'en est pas ainsi du juste. Qu'il meure dans le délaissement, sans que personne l'entoure, sans que personne l'assiste, le juste a toujours ses honneurs funèbres, ses droits à l'amitié de Dieu : il a un magnifique convoi; car les anges sont auprès de lui et conduisent son âme, comme je vous l'ai fait voir à propos de Lazare : l'éloge de sa vie est dans mille bouches. Laisse-t-il des enfants, tous les habitants de la ville les prendront sous leur tutelle et sous leur protection, en reconnaissance de la bonté de leur père. Pour celui qui est mort dans le péché et les injustices, s'il laisse des enfants, il leur lègue l'héritage de la haine publique, et il les laisse au milieu d'ennemis : s'il termine sa vie sans enfants, les édifices et les autres biens, fruits des injustices et des rapines, élèveront éternellement contre lui une voix accusatrice. Tel n'est pas le juste; sa mort elle-même est une source de biens; le souvenir de sa vertu profite aux survivants et les rend meilleurs. Pour cette raison le méchant trouve dans la mort un châtement. Non seulement pendant leur vie, mais encore à leur mort, les méchants nuisent à un grand nombre de leurs semblables, laissant de tout côté des preuves de leurs injustices. Cela étant, estimons malheureux, non ceux qui meurent sur une terre étrangère, mais ceux qui meurent dans le péché; estimons bienheureux, non ceux qui meurent dans leur maison et sur un lit, mais ceux qui meurent dans la vertu. Cultivons la vertu, évitons le vice. La vertu est utile à la vie et à la mort : le vice est nuisible à l'une et à l'autre, il nous couvre, à notre mort, d'ignominie, et nous précipite dans des tourments éternels. Que Dieu, après avoir donné à la bienheureuse qui nous a réunis aujourd'hui, d'entrer dans la lice, de combattre, de vaincre, d'être couronnée, daigne aussi nous introduire tous ensemble, quand nous aurons fourni la course de cette vie présente, observé ses commandements et ses lois, dans ses saints tabernacles, et nous admettre à la jouissance des biens qui ne finiront pas. Pussions-nous tous l'obtenir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, avec lequel gloire soit au Père, en l'unité du saint Esprit, dans tous les siècles. Amen.